

ACADÉMIE DE NANCY

SÉANCE

DE

RENTRÉE DES FACULTÉS

ET DE

L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DE PHARMACIE

DE NANCY

LE 12 NOVEMBRE 1891

UNIVERSITÉ DE FRANCE

ACADÉMIE DE NANCY

RENTRÉE SOLENNELLE

DES FACULTÉS

ET DE

L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DE PHARMACIE

DE NANCY

NANCY

IMPRIMERIE COOPÉRATIVE DE L'EST

51, Rue Saint-Dizier, 51

—
1892

ALLOCUTION

DE M. MOURIN, RECTEUR

MESSIEURS,

Ce nombreux et brillant auditoire, sympathique aux choses de l'Université, et que je salue au nom des Facultés de Nancy, me demanderait volontiers peut-être où en est la question dont M. Pfister et moi nous l'entretenions l'année dernière. J'annonce tout de suite que, tout en paraissant peu prompte dans sa marche, elle a fait cependant son chemin. L'heure des solutions approche. Le Parlement saisi du projet ne tardera pas à le mettre à l'ordre du jour de ses délibérations ; le pays, un peu surpris tout d'abord, a donné son adhésion de plus en plus accentuée, et, à part des compétitions bien naturelles et des divergences d'idées sur les meilleures combinaisons à choisir, on peut dire que la cause est gagnée dans tous les esprits ; elle n'a plus d'adversaires.

La cause générale est gagnée sans doute, mais nous ne devons pas cesser de plaider au point de vue de Nancy. Nous ne nous taisons que lorsque les pouvoirs publics se seront prononcés sur le choix des centres universitaires.

Ne nous laissons donc pas de faire valoir nos titres. Dans de belles et fortes études, on a déjà solidement établi ceux que nous empruntons à l'histoire, à notre

situation géographique, aux engagements pris. Je voudrais en exposer un autre, pris au cœur du débat. On nous a dit : l'avenir est aux mieux faisants ; et l'on nous a demandé : vivez-vous déjà ou attendez-vous seulement la vie de votre future constitution en Université ? Je réponds en établissant combien est intense, et depuis longtemps, la vie professionnelle, scientifique et littéraire de notre enseignement supérieur. Pour en faire la démonstration, je n'ai qu'à ouvrir les rapports de MM. les Doyens sur les travaux de l'année écoulée. Je regrette que leur étendue ne permette pas de les lire dans cette séance ; ils seront publiés. Je ne puis en donner qu'une idée sommaire, et en faire en quelque sorte la préface, en réclamant l'indulgence dont on a besoin dans ce rôle d'analyseur qui forcément frustre de leur intérêt spécial les œuvres originales.

Pour plus de précision, et au risque d'être bien aride, je donne tout d'abord des chiffres.

Le nombre des étudiants pendant l'année 1890-1891 a été de 681, savoir : pour la Faculté de droit 202, pour la médecine 170, pour les sciences 122, pour les lettres 115, pour la pharmacie 72.

Les rapports constatent les résultats obtenus. Je relève à la Faculté de droit : 30 bacheliers, 26 licenciés, 5 docteurs ; 14 certificats de capacité.

A la Faculté de médecine : 11 docteurs, 1 officier de santé, 14 élèves admissibles à l'École de santé militaire dont 5 reçus définitivement ; à l'École supérieure de pharmacie : 7 diplômes.

La Faculté des sciences, sur 41 candidats préparés par elle, a reçu 20 licenciés, dont 10 pour les sciences mathématiques, 4 pour les sciences physiques, et 6 pour les sciences naturelles. J'ajoute que deux de ses élèves ont réussi au concours d'agrégation des sciences physiques, MM. Colin et Grau, admis avec les nos 4 et 8.

La Faculté des lettres, dans les deux sessions de novembre 1890 et juillet 1891, a délivré 11 diplômes de licencié. 13 de ses élèves ont été admissibles aux différents concours d'agrégation et 5 définitivement reçus : MM. Lambert et Aymonier dans l'ordre de la grammaire, MM. Lamarche et Madelin dans l'ordre de l'histoire, M. Gautier pour l'enseignement de la langue allemande. Enfin, la Faculté des lettres a accordé le certificat d'études à M. Vanner, étudiant libre, originaire de la Suisse.

Pour compléter cette statistique, je dois rattacher aux Facultés des sciences et des lettres une autre clientèle, celle des lycées et des collèges, qui vient chercher devant elles la sanction de ses études secondaires.

La Faculté des sciences a examiné, pour le baccalauréat ès sciences complet, 310 candidats, dont 142 ont été admis au grade ; pour le baccalauréat ès sciences restreint, 48 candidats, dont 29 admis au grade.

La Faculté des lettres a examiné, pour la première partie du baccalauréat ès lettres, 334 candidats, dont 169 ont été admis ; pour la deuxième partie, 227 candidats, dont 98 admis au grade.

Permettez-moi de m'arrêter ici pour dire un mot d'une innovation essentielle, introduite dans les examens du baccalauréat et dont il est facile d'entrevoir la future influence : je veux parler du livret scolaire que le décret du 8 août 1890 autorise les candidats à présenter à leurs juges.

Le livret est le résumé des notes d'un élève pendant ses quatre dernières années d'étude. On y consigne exactement le bien et le mal ; on y enregistre, sur le témoignage des maîtres, le travail, les efforts, les résultats obtenus. C'est, traduite en formules sommaires, la vie même de l'écolier placée sous les yeux des Facultés.

Il n'est que juste de le faire entrer dans les épreuves comme un sérieux élément d'appréciation.

Lorsqu'il sera tout à fait passé dans la pratique, il exercera une action décisive, non seulement sur l'issue des examens, mais encore sur les études qui y conduisent. Par lui, ce redoutable baccalauréat, devant lequel jusqu'ici tremblaient les mieux armés parce qu'il laissait une part trop grande aux surprises et au jeu du hasard, deviendra de plus en plus simplement une sorte de dernier examen de passage. On ne verra plus ces lamentables accidents qui trompaient les plus légitimes espérances à côté de ces triomphes inattendus qui, déconcertant la conscience des maîtres et l'esprit de justice des écoliers,

Font gronder le mérite et rougir la vertu.

Et il ne s'agit pas seulement de ces jeunes gens brillamment doués dont les palmarès annuels proclament la supériorité. Tout élève qui aura travaillé honnêtement, avec suite, s'avancant de classe en classe, sans bruit, si l'on veut, sans éclat, mais d'un pas ferme et régulier, atteindra le but presque à coup sûr. Le livret doit supprimer ces préoccupations énervantes de l'examen final qui abaissent, qui avilissent les études classiques. « Quel changement, dit M. le Ministre, le jour où l'écolier saura que, désormais, il ne dépend que de lui de se créer, par son travail, des témoins qui seront entendus de ses juges. Le baccalauréat n'est pas un prix qu'on remporte en champ clos. Il ne faut pas s'y préparer comme à une lutte. Il faut se dire, au contraire, qu'on le gagne chaque jour, sans y penser, en travaillant à tout, sauf à l'examen lui-même ! »

Le livret, enfin, aura, nous l'espérons, pour vertu singulière, non pas de débarrasser les classes de tous les paresseux, mais de porter à la réflexion et à d'intelli-

gents calculs, ces natures étourdies et aventureuses qui, semblables au lièvre du fabuliste, se fient trop sur leurs dons naturels et s'attardent sur la route.

L'heure viendra où le livret scolaire, bien compris, établi avec sincérité, sera la sauvegarde des meilleurs élèves, la sécurité de tous les laborieux, le stimulant des plus imprévoyants. Alors, sans crainte de me tromper, je l'annonce aux familles inquiètes, cet attristant pourcentage, si l'on me permet ce mot barbare, que nous offrent les tableaux annuels, ne se retrouvera plus que dans l'histoire, et au lieu d'une proportion de 50 p. 100 de bacheliers, on montera, en faisant la part des paresseux invétérés, jusqu'à 70 p. 100, 75 p. 100, et mieux encore.

La statistique des examens et des grades conférés atteste l'activité professionnelle de l'Enseignement supérieur. Mais ce n'est là que la moitié de sa tâche. Les Facultés ne se bornent pas à se tenir au courant, à enregistrer au jour le jour et à communiquer à leurs étudiants les découvertes accomplies. Ce sont aussi des ateliers où se fait la science. Tous les domaines de la spéculation transcendante leur sont ouverts et c'est leur honneur de concourir par leurs recherches personnelles à cet admirable progrès des sciences expérimentales qui sera la caractéristique de notre temps.

C'est là que le professeur devient véritablement un maître, enseigne la méthode, forme des disciples, crée quelquefois une école.

M. Blondel, dans l'étude magistrale que nous applaudissons tout à l'heure, disait aux étudiants : vous n'êtes pas seulement nos élèves, vous êtes nos collaborateurs. Le mot est vrai à la lettre, surtout pour les étudiants en droit et en médecine dont les thèses sont des travaux originaux, très approfondis, fruits de l'étude pénétrante et de l'observation, qui, le plus souvent, portant la

lumière sur des points restés obscurs, résolvent des difficultés et disent le dernier mot dans de savantes controverses. Je désirerais citer toutes ces œuvres des jeunes qui suivent d'un pas ferme les traces de leurs maîtres, de leurs aînés. Je retiens seulement deux noms parce qu'ils sont à mes yeux une sorte de moralité vivante. Les répétiteurs de nos lycées se plaignent quelquefois de manquer de loisir pour leur travail propre. Je ne sais pas si MM. Gaudré et François se sont plaints. Mais, répétiteurs l'un et l'autre au lycée de Nancy, et étudiants en droit, ils ont trouvé le temps de conquérir le grade le plus élevé, celui de docteur. J'ai plaisir à les féliciter et je les signale à leurs collègues comme un encouragement et une preuve démonstrative de ce que peuvent le travail, l'énergie, la persévérance !

Je recule à regret devant l'énumération complète des travaux de cette année. Chacun a été à l'atelier, chacun y a produit : il n'est pas une branche de la science qui ne soit redevable d'un progrès à nos travailleurs. L'abondance seule m'embarrasse, et je suis obligé de renvoyer pour les détails aux comptes rendus de MM. les Doyens.

Voici dans le droit l'étude de M. Blondel sur la *Communauté entre époux* ; les nombreux articles de M. Garnier sur les banques ; le mémoire lu en Sorbonne par M. Bourcart sur *l'Autorité paternelle*. M. May, dans un livre en train de devenir classique, a exposé, à l'usage des étudiants, dans des pages d'une précision lumineuse, les grandes théories de ces jurisconsultes de Rome qui sont restés les maîtres de l'humanité.

La Faculté de médecine a donné son tribut annuel et, en dehors des observations enregistrées dans sa *Revue médicale*, elle a enrichi les sciences expérimentales de plus de 140 mémoires, notes, articles approfondis. Je ne puis citer ici que les travaux les plus étendus : le dernier volume des *Nouveaux éléments de pathologie et de cli-*

nique chirurgicale, publié par M. le professeur Gross, en collaboration avec MM. les professeurs agrégés Rohmer et Vautrin; les *Substances alimentaires étudiées au microscope*, 1 vol. de 512 pages, et le *Traité pratique de bactériologie*, 750 pages, 2^e édition, par M. le professeur Macé; les curieuses études de M. le professeur Bernheim, qui continue, sous les yeux attentifs des physiologistes et des psychologues, ses hardies investigations dans les régions mystérieuses et troublantes de l'hypnotisme. Une place à part est due à M. le professeur Spillmann qui a obtenu, pour l'ensemble de ses beaux travaux, le titre de membre correspondant de l'Académie de médecine, honneur qui rejaillit sur la Faculté tout entière.

Tout près de la médecine et dans une sorte de marche parallèle, l'École supérieure de pharmacie a vaillamment contribué aux progrès communs. M. le professeur Jacquemin, un vétéran que suit de près un jeune travailleur qui lui est cher, nous a donné la 2^e édition de ses savantes études sur *l'hydrologie de Martigny-les-Bains*; M. le directeur Schlagdenhauffen associe ses élèves à ses infatigables recherches *sur les essences et les corps gras fournis par le règne végétal*; M. le professeur Godfrin a porté ses études sur *la mycologie des environs de Nancy*; M. le professeur Bleicher a publié ses curieuses constatations sur *la structure microscopique des roches sédimentaires de nos régions*, et a complété, par un travail d'ensemble sur le commerce et l'industrie des populations primitives de l'Alsace et de la Lorraine, ses recherches microscopiques et chimiques sur les matières premières dont elles se servaient pour leurs armes, leurs ustensiles et leurs parures.

A la Faculté des sciences, les professeurs et les jeunes gens qu'ils dirigent profitent largement des belles installations qu'ils doivent à la munificence de l'État et aux

libérales subventions de la Ville et des Conseils généraux de la Meurthe et des Vosges. Si je dressais ici la liste des publications originales de ces travailleurs, il me faudrait nommer tout le monde, M. le doyen Bichat et M. Blondlot pour les sciences physiques, MM. Floquet et Molk pour les spéculations mathématiques, MM. Haller, Guntz, Arth, Cuénot, Petit, pour les sciences chimiques. Je n'aurais garde d'oublier M. le professeur Thoulet, qui a publié, dans son *Traité d'océanographie*, la savante condensation de ses observations recueillies sur les côtes de l'Océan et sur les lacs de l'Europe, et qui achève de doter la France d'une science nouvelle. Notre institut chimique vient à peine de s'ouvrir, mais déjà ses magnifiques laboratoires sont en pleine activité, une jeunesse laborieuse s'y presse et — brillant augure ! — son directeur, M. Haller, est élu, à quelques jours d'intervalles, par une double sanction de la valeur de ses découvertes, membre correspondant de l'Académie des sciences et membre correspondant de l'Académie nationale de médecine !

La Faculté des lettres est la plus rapprochée du public, avec lequel elle entretient des rapports suivis par ses cours ouverts et par ses publications dans les *Annales de l'Est*. M. le Ministre lui a pris, au mois de novembre 1890, un de ses historiens et de ses orateurs populaires, dont il avait besoin pour une haute mission. Mais, en nous quittant, M. Debidour nous a laissé, comme dernier souvenir de son passage parmi nous, son *Histoire diplomatique*, œuvre puissante, déjà traduite dans plusieurs langues, très haut appréciée par les meilleurs juges et que la Faculté peut revendiquer comme sienne puisqu'elle a été faite presque toute entière devant le public nancéien. M. Lichtenberger a présenté et soutenu avec éclat, à la Sorbonne, sa thèse sur les *Niebelungen* qui lui a valu le diplôme de docteur à

l'unanimité. M. Diehl, habitué à de pareils succès, a reçu de l'Académie française un prix pour ses *Excursions archéologiques en Grèce*, qu'on appellerait volontiers un livre aimable, s'il n'était avant tout un livre de solide savoir. Je ne me trompe pas, enfin, en assurant que tout le monde aura lu avec le même intérêt que moi les savantes études de M. Thiaucourt sur les décades de Tite-Live et tout particulièrement ses ingénieuses conjectures sur la marche d'Hannibal à travers les Alpes.

Les Facultés ne s'enferment point derrière des murailles comme dans un cloître. Elles ont aussi une histoire extérieure. Elles se mêlent au courant scientifique et littéraire de la ville et du dehors. Partout où se réunissent des travailleurs, soyez assurés que vous y trouverez ses représentants. La Société des sciences, l'Académie de Stanislas, la Société d'archéologie lorraine, la Société de géographie de l'Est profitent de leur collaboration. Si quelque part on sème le savoir, les connaissances utiles, les idées saines et libérales, que ce soit l'une de ces vaillantes associations, si légitimement populaires, telles que l'Union de la jeunesse lorraine ou la Ligue de l'enseignement, l'Université est là et apporte son concours. Ainsi se forment et se consolident les liens qui unissent à Nancy tous les travailleurs de la pensée.

L'Université ne borne pas son activité aux limites de la province. Cette année, des délégations de professeurs et d'étudiants ont reçu l'accueil le plus sympathique aux fêtes de Lausanne, des étudiants sont allés fraterniser avec leurs camarades de Montpellier. M. Haller nous représentait aux belles fêtes de Toulouse et a été délégué par la Chimie française au congrès européen, tenu à Londres. M. Gardeil a assisté au congrès d'Anvers comme délégué de la Faculté de droit; M. Thoulet, enfin, qui chaque année allait exposer ses découvertes à l'observatoire de Montsouris devant un auditoire d'offi-

ciers de marine, a été autorisé, en 1891, à ouvrir un cours libre sur l'Océanographie, dans l'amphithéâtre de la Faculté des sciences de Paris.

Pourquoi faut-il qu'en cherchant au dehors la trace de nos représentants je rencontre une image funèbre. Il était des nôtres cet héroïque jeune homme, ce Crampel dont la catastrophe, il y a quelques semaines, a ému et attristé le monde savant. Nous l'avions vu assis sur les bancs de notre Faculté des lettres et parmi les meilleurs. Nous fondions sur lui de brillantes espérances. Tout-à-coup il partit, entraîné par une noble passion, se dévouant à la conquête de terres inconnues dont il voulait enrichir la science et son pays. Nos prévisions ont été cruellement trompées. Il est tombé, comme Crevaux, sur une terre barbare, loin des siens, dans une de ces tragédies obscures qui laissent, par une méchante ironie, subsister pendant quelque temps une lueur d'espoir !

MESSIEURS LES ÉTUDIANTS,

Si, en terminant, je m'adresse particulièrement à vous, ce n'est pas que je vous sépare de vos professeurs. Maîtres et disciples, vous formez un seul corps. Vous travaillez ensemble à la même œuvre, unis dans une étroite solidarité pour fonder l'Université de Lorraine. J'ai plaisir à vous louer de ce que vous avez fait, de ce que vous faites tous les jours pour le succès commun. Vous vous êtes rapprochés les uns des autres, vous avez relevé, réorganisé, consolidé cette association amicale qui fut la première en date et a servi de modèle à toutes les autres. Vous vous êtes concentrés autour du drapeau dans un esprit corporatif qui est votre force et votre honneur. Vous existez, vous vivez à l'état d'institution, au sein d'une population qui vous est de plus en plus sym-

pathique. N'en avez-vous pas vu le témoignage dans l'empressement avec lequel on a répondu de tout côté à votre appel lorsque vous avez organisé ces belles fêtes du mois de mai, où d'ailleurs vous avez trouvé votre récompense dans un gracieux concours et dans des bénéfices qui vous ont permis d'aider, dans leur développement, deux œuvres excellentes entre toutes. Ce n'est pas de la science cela. Laissez dire, c'est de la vie, du mouvement, de la gaieté, et en un mot de la jeunesse. Restez jeunes, même au delà de l'Université, à travers la vie, autant que vous pourrez.

Les gaietés de votre âge, j'en suis bien sûr, ne vous feront pas perdre de vue vos devoirs envers vous-mêmes, envers vos familles, envers la France. Un maître éminent, envoyé ici en mission, au mois de juin dernier, et qui saisit volontiers l'occasion de vous voir, vous disait avec cet accent élevé qu'il sait donner à sa parole lorsqu'il s'adresse aux étudiants qu'il aime : « il faut que votre ambition soit d'accroître sans cesse votre valeur morale et intellectuelle ». Suivez résolument ce conseil viril, l'heure est propice. Depuis vingt ans voilà la première fois que la grande blessée peut sourire avec confiance à l'avenir, dans le juste sentiment de sa force reconstituée, des sympathies qu'elle éveille, du respect qu'elle est en mesure d'imposer à tous. C'est elle-même qui vous donne le mot d'ordre : travaillez ! si vous voulez être à la hauteur de la tâche qui sera celle de votre génération ; oui, accroissez sans relâche vos énergies morales et intellectuelles, faites-vous un cœur droit, une âme haute, et préparez ainsi pour votre part le grand jour attendu par la patrie !
